

Le siège de Pérouse, par exemple, a laissé des textes très crus, exempts de galanterie : « Je cherche le con de Fulvie » ; « Je cherche le cul d'Octavie ». Il serait intéressant et utile de faire un recueil, annexe du *CIL*, qui regrouperait toutes ces inscriptions.

L'ouvrage est bien illustré, comme il est attendu de la part d'un bon archéologue (42 figures) ; il se termine par une solide bibliographie (p. 83-94) et par un index. Il rendra de grands services aux chercheurs qui font de l'histoire politique et militaire, aux archéologues et aux épigraphistes.

Yann LE BOHEC

Giovanni Brizzi, *Roma contro i Parti. due imperi in guerra*, Rome, Carocci, 2022, 294 p., 21,38 €, ISBN 9788829011605.

Dans cet ouvrage de synthèse, le professeur Giovanni Brizzi retrace les étapes des conflits entre les Romains et les Parthes, à partir de leurs premiers contacts au I^{er} siècle avant J.-C., jusqu'au III^e siècle après J.-C., lorsque la dynastie des Arsacides est supplantée par celle des Sassanides.

Un riche répertoire bibliographique et des références constantes aux sources accompagnent ce travail, solide mais accessible aux lecteurs moins familiers avec ces questions. Dans l'introduction, l'A. analyse le concept romain de *virtus* et la structure de l'armée romaine après les innovations introduites par Marius. Le premier chapitre est consacré à l'organisation militaire des Parthes, basée sur les unités montées : les escadrons de la cavalerie lourde des cataphractes et les unités d'*hippotoxotai*, des archers à cheval. Ensuite, il examine le premier contact entre les Romains et les Parthes, qui eut lieu en 190 avant J.-C. à la bataille de Magnésie entre Rome et les Séleucides, qui utilisaient également des unités de cataphractes parthes. Le deuxième chapitre est entièrement consacré à la défaite romaine de Carrhes (53 avant J.-C.), que l'A. considère comme la date charnière qui ouvre la longue rivalité entre les deux empires : « la giornata di Carre ha indubbiamente segnato la storia. Preceduta, accompagnata e seguita da suggestioni emotive di ogni genere [...], questa battaglia si inserisce come evento epocale nella continuità di una tradizione plurisecolare, quella dello scontro tra Oriente e Occidente », (p. 51).

Les chapitres suivants retracent les moments forts des contacts entre les deux empires, en s'attardant sur les épisodes de guerre mais aussi sur les négociations diplomatiques et les événements politiques des uns comme des autres, tout en analysant les changements intervenus au fil du temps sur le front romain en matière de tactique et d'organisation militaire. Dans ce panorama, l'A. se concentre particulièrement sur les relations entre Rome et la Judée, qu'il présente comme un élément décisif dans l'équilibre géopolitique du Proche-Orient.

Originaires d'Asie centrale, les Parthes avaient avancé vers l'ouest, occupant progressivement les territoires de l'Empire séleucide ; vers la fin du II^e siècle avant J.-C., ils contrôlaient les routes terrestres de la Mésopotamie à la Chine, et les routes maritimes du golfe Persique à l'océan Indien. Outre les Romains, avec lesquels ils se disputaient le

contrôle des royaumes intermédiaires (notamment l'Arménie), ils étaient constamment en guerre avec les nomades d'Asie centrale.

Le contexte géopolitique permet de comprendre les relations des Parthes avec Rome, qui étaient évidemment des relations de guerre. L'A. met en valeur surtout les aspects militaires de l'équilibre géopolitique entre les deux empires. Il s'attarde longuement sur les différentes opérations de guerre, sans se limiter aux protagonistes et aux événements, mais en raisonnant sur le comment et le pourquoi : la tactique et la stratégie, et surtout la micro-stratégie, sont très présentes à l'esprit de l'A. tout au long de son récit. En choisissant de traiter « Deux empires en guerre », il abandonne la perspective romano-centrée propre aux spécialistes de l'histoire romaine. Cela est d'autant plus difficile que la presque totalité des sources littéraires reflète le point de vue des Romains, forcément partiel et unilatéral. Une exception intéressante se trouve dans les *Histoires Philippiques* de Trogue Pompée, un historien de l'époque augustéenne, que nous lisons à travers l'*Abrégé* de Justin. À la différence de son contemporain Tite-Live, Trogue composa une histoire universelle, qui sans aucun doute accordait une attention particulière à l'Empire parthe. Nous ne savons pas exactement quelle était la longueur de cette section dans la version originale ; on peut supposer qu'elle occupait un espace important. Dans l'*Abrégé* de Justin, un chapitre entier est consacré aux coutumes des Parthes, c'est-à-dire à leurs habitudes militaires (42, 2, 5-10).

Cette description est précédée d'une déclaration apodictique qui donne une idée précise des relations entre les deux empires (41.1) : *Parthi, penes quos velut divisione orbis cum Romanis facta nunc Orientis imperium est*. L'A. saisit et encadre cette idée : les Romains et les Parthes étaient deux empires en guerre qui s'affrontaient à armes égales et avec des hauts et des bas de part et d'autre. En apparence, en mettant les Parthes sur un pied d'égalité avec les Romains, Trogue semble adopter une perspective anti-romaine ; en réalité, il adopte une vision plus large que celle romano-centrée et très répandue, simplement parce qu'il n'est pas romain. Sa famille avait la citoyenneté romaine (attribuée pour les mérites de son grand-père), mais Trogue était un Gaulois, plus précisément un membre de la communauté des Voconces, et avait probablement étudié à Marseille, le centre culturel le plus proche de sa patrie, où l'on parlait encore le grec.

Ce n'est donc pas un hasard si la perspective « globale » de Trogue-Pompée est partagée par Strabon, un autre auteur qui était un sujet de Rome et très probablement un citoyen romain, mais dont les origines étaient au moins partiellement « étrangères » : nous ne connaissons pas les origines de son père, mais sa famille maternelle était en partie grecque et en partie pontique. Dans sa *Géographie* (XI.9.2), dans le chapitre consacré aux Parthes, Strabon narre rapidement l'histoire des conquêtes des Arsacides, depuis Arsace I^{er} jusqu'à son époque. L'empire des Arsacides connut une expansion géographique exceptionnelle grâce à des succès militaires continus, au point qu'« aujourd'hui les Parthes », poursuit Strabon, « dominant un territoire si vaste et avec des peuples si nombreux qu'ils rivalisent avec les Romains (ὥστε ἀντίπαλοι τοῖς Ῥωμαίοις) pour l'étendue de leur domaine (κατὰ μέγεθος τῆς ἀρχῆς). La cause de tous ces succès est le mode de vie (βίος) et les coutumes (ἔθνη), qui, tout en ayant beaucoup

du barbare et du Scythe, ont quelque chose d'utile pour l'hégémonie et le succès dans la guerre (πρὸς ἡγεμονίαν καὶ τὴν ἐν τοῖς πολέμοις κατόρθωσιν) ».

Troque-Pompée et Strabon font référence à un moment précis, entre la bataille de Carrhes et la remise des enseignes légionnaires, en 20 avant J.-C., par Phraatès IV au jeune Tibère. En réalité, comme l'A. le démontre efficacement, l'histoire des guerres entre Romains et Parthes fut une *never ending story*, pratiquement une guerre sans fin – bien qu'avec des interruptions périodiques – entre Rome et l'Iran, depuis Carrhes jusqu'à la fin de la dynastie parthe des Arsacides. La guerre se poursuivit ensuite contre les Sassanides, les nouveaux seigneurs de l'Iran, de l'Asie centrale et de la Mésopotamie, et ne s'acheva qu'au VII^e siècle.

Les Romains ne l'ont compris que plus tard, au III^e siècle. Un auteur de l'époque sévérienne, Cassius Dion, dont l'*Histoire romaine* s'arrête précisément à la campagne orientale d'Alexandre Sévère en 231-233, nous en donne la preuve. Il critique sévèrement la campagne de Caracalla contre les Parthes, et souligne également le caractère éphémère des conquêtes pourtant spectaculaires de Trajan (68, 29, 3). Toutefois, Cassius Dion adopte une attitude différente à l'égard de la campagne orientale d'Alexandre Sévère. La situation avait cependant changé, car le grand empire iranien n'était plus gouverné par la dynastie des Arsacides, mais par la nouvelle dynastie des Sassanides qui, contrairement aux Parthes, menaçait les provinces romaines de l'Est. D'origine perse, les Sassanides se démarquèrent des Parthes, mais pour les Romains, rien ne semble changer : l'ennemi étant toujours l'Iran, ils utilisaient souvent l'ancien appellatif « Parthes » pour désigner les nouveaux maîtres de l'empire rival (il convient de rappeler à ce sujet les observations d'Alain Chauvot, *Opinions romaines face aux barbares au IV^e siècle apr. J.-C.*, Paris, 1998). En outre, même dans la phase finale des guerres contre les Parthes, les sources littéraires continuèrent de recourir à des clichés élaborés par la tradition, qui, dans le but de rassurer les Romains, décrivaient la façon de combattre des Parthes comme étant toujours la même. Nous pouvons identifier cette tendance idéologique dans le *topos* de la *sagitta Parthi* rappelé par Horace et repris par ses commentateurs, par exemple Porphyryon (e.g. Comm. à Hor. *carm.* 1.29.9 *sagittas Sericas, hoc est: Parthicas, a gente Serum, qui parte in orbis terrae orienti[s] subiectam tenent*) ou bien Pseudo-Acron, Comm. à *carm.* 2.13.17, *et celerem fugam: Fugientes enim Parthi sagittis vehementiores sunt, ut Vergilius (sic: il s'agit en fait de Lucain).*

Toutefois, au-delà des clichés littéraires, ce n'est véritablement que plus tard que les Romains comprirent que la manière de faire la guerre des Parthes, à partir de Carrhes, avait changé et changeait encore et que, en somme, les Parthes n'étaient plus le même ennemi qu'avant. Les Romains, ou plutôt une partie d'entre eux, en furent déstabilisés. Mais ces notes dépassent les limites chronologiques du livre qui, à juste titre, s'arrête à Macrin et à sa « victoire achetée ». En effet, « dopo la caduta degli Arsacidi la longue guerre, il confronto tra i Romaioli d'Oriente e i Sasanidi si sarebbe protratto per altri quattro secoli e più fino a che la vittoria araba di Nihavand (642 d.C.) non aprì la strada alla conquista islamica della Persia », (p. 240).

En conclusion, la synthèse de Brizzi comble une lacune dans le panorama éditorial et permettra aux étudiants et aux historiens moins familiers avec les relations de Rome

avec les peuples extérieurs de s'orienter rapidement avant de passer à des lectures plus spécialisées. Compte tenu des sources utilisées, toutes romaines, et de la perspective romano-centrée dans laquelle l'A. évolue, l'ouvrage ne traite pas des relations militaires des Parthes dans leur ensemble. Or, cette thématique aurait permis de mieux évaluer de nombreux aspects des relations entre les Parthes et les Romains, étant donné que certains contextes stratégiques ne peuvent être pleinement compris qu'en tenant compte des guerres extérieures des Parthes contre les peuples nomades d'Asie centrale, ainsi que des guerres intestines issues des crises dynastiques récurrentes qui menaçaient la cohésion des Arsacides avec les royaumes vassaux.

Cependant, les aspects mis en évidence dans le livre aident, dans une large mesure, à s'orienter en large mesure dans cette histoire résolument complexe. Et nul doute que les orientalistes pourront également se pencher avec profit sur certaines observations relatives à la stratégie romaine, et évaluer quelques idées-force dignes du plus grand intérêt, comme, par exemple, l'ingérence parthe au Proche-Orient et en Judée en particulier.

Immacolata ERAMO

José Remesal Rodríguez, *Oleum baeticum. Economía y política en el imperio romano*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2024, 615 p., 24 €, ISBN 9788415789253.

Cet ouvrage est né d'une idée excellente : regrouper 35 articles, déjà publiés dans des revues et des ouvrages dispersés, et qu'il est bien pratique de trouver réunis. Tous ne concernent pas directement l'armée romaine, mais une dizaine d'entre eux présentent cette spécificité. Et les liens entre l'armée et l'économie y sont partout présents.

Comme on sait, José Remesal Rodríguez est le père d'une école qui étudie les amphores et qui s'est grandement développée à l'université de Barcelone. Et l'huile qui se trouvait dans ces conteneurs a été exportée en partie vers les camps de Bretagne et du Rhin. La question avait déjà été étudiée dans un ouvrage qui permettait de faire le lien entre la Bétique et la Bretagne : Carreras Monfort C., Funari P.P.A., *Britannia y el Mediterráneo. Estudios sobre el abastecimiento de aceite bético y africano en Britannia*, Barcelone, 1998. On verra aussi : Funari P.P.A., « The consumption of olive oil in Roman Britain and the role of the Army », dans Erdkamp P. (dir.), *The Roman Army and the Economy*, Amsterdam, 2002, p. 235-263. Cette question est essentielle pour les liens armée-économie. Nous renvoyons là-dessus à quelques ouvrages bien connus : Kissel Th., *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres in den Provinzen des griechischen Ostens, 27 v. Chr.-235 n. Chr.*, St Katharinen, 1995 ; Roth J., *The logistics of the Roman Army at War, 264 BC-AD 235*, Leyde, 1999 ; Mitthof F., *Annona militaris. Die Heeresversorgung im spätantiken Ägypten*, Florence, 2001. Ces références, bien entendu, ne sont pas limitatives.

Dans un premier article (p. 63-74), l'auteur étudie les importations d'aliments sur le « *limes* » et il commence par rappeler un mot de Végèce qui a dit que la faim avait tué plus de soldats romains que l'épée. Des amphores de type Dressel 20 produites entre Cordoue et Séville ont été retrouvées sur la frontière de Germanie, à Cologne,